

Requiem pour un cheveu

Kris P.

Kris P.

Requiem pour un cheveu

© Kris P., 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4118-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

— Aujourd’hui, c’est moi qui offre !

Alexandre dégaine de sa poche un vieux porte-monnaie marron cuir et lance un billet de 100 euros qui vole sur la table.

— Yamira ! Apporte-nous des bières !

La jolie serveuse ne se fait pas prier. Elle exhibe allégrement son alléchant décolleté et, son plateau en équilibre sur le bout de ses ongles serrés, sert ces messieurs :

— Je sais que tu en garderas un peu pour régler ton ardoise. Pour l’occasion, tu m’offres un verre, chéri ?

Une aubaine pour elle de gratter aujourd’hui un petit pourboire dans ce rade de désillusionnés à la retraite. Que les clins d’œil rebelles du matin et les salaces tapes sur ses fesses le soir puissent enfin se monnayer avec quelques billets pour un plaisir réciproque.

— Il va falloir que tu le mérites, et c’est plus qu’un verre, que je t’offrirai.

Entre rires complices à tromper l’infortune et rots sincères, soudainement sorti de nulle part, un homme que personne n’a remarqué est planté debout, devant le groupe d’amis motivés à profiter du larcin que l’un des leurs a commis quelques heures auparavant. L’étranger fixe Alexandre d’un regard lisse de tout fond et, d’une voix bestiale, il l’interpelle doucement :

— Je crois que tu as quelque chose qui m’appartient.

— De quoi tu parles, mec ?

— Il y a quelque chose dans ce portefeuille qui m’appartient.

— C’est mon portefeuille, c’est mon argent. Il est pas écrit ton nom dessus.

L’un d’eux de stature imposante se lève brusquement et le repousse un peu du coude.

— Va-t’en, laisse-nous tranquille si tu veux pas avoir d’ennuis.

Un second surenchérit en gesticulant sur sa chaise :

— Tu peux pas prouver que c’est le tien, alors nous traite pas de voleur. Sors d’ici, ou ça va mal finir !

Aussitôt, tout le monde se tait, les quelques fidèles dévissent leur nez de leur chope chaude et, sur un air de gitans célébrant une impossible romance, l’étranger reprend, toujours aussi calmement, mais insistant :

— Je te laisse me voler comme tant d’autres m’ont dépouillé dans cette vie. Peu m’importe. Et d’ailleurs, si tu me l’avais demandé, je te l’aurais donné. De

ce portefeuille et de ces euros, apparemment, tu as plus besoin que moi. Mais je te répète pour une dernière fois. Il y a quelque chose dans ce portefeuille qui est à moi et je le veux. Ouvre-le. Sors le billet d'un dollar qui est dans l'interstice. Déplie-le et donne-moi ce qui s'y trouve. Après, je m'en irai.

Subjugué, Alexandre ouvre le portefeuille et découvre en effet un dollar plié en quatre dans l'un des interstices. — C'est ce dollar que tu veux ?

— Non. C'est ce qu'il y a dedans.

Alexandre déplie le billet vert et personne n'y voit rien.

— Tu t'fous de ma gueule ? Y a rien ! Casse-toi, maintenant, ou mes amis vont t'aider à sortir !

L'étranger se penche sur la table et prend délicatement dans ses doigts un cheveu, puis s'éloigne en boitant pour quitter le bar. En franchissant la porte, Alexandre l'interroge :

— Hey, bâtard ! Il est à qui, ce cheveu ?

— Le cadeau d'un ange.

Sans se retourner, l'étranger dégringole grelottant dans la rue froide et inamicale. Il foule le pavé désaccordé et ricoche entre les passants décomposés, ses jambes désaxées ne le soutiennent plus. Au flair de son instinct désarçonné, il va et se traîne, de trottoirs impossibles en carrefours malcommodes, il titube et pèse l'insoutenable inconsistance de ses étourderies pourtant sincères. La fièvre du *trop tard* le saisi et le bouscule, ralenti, ému, il dévie dans cette mer urbaine impatiente. À la gare ferroviaire, il s'engloutit dans le hall principal troué par les courants d'air et jette un coup d'œil hâtif sur le tableau des horaires. Puis, il se dirige vers le quai qu'il parcourt de long en large en zigzaguant et levant les mains au ciel comme un fou en pleine hallucination. Peut-être que la vie voudra bien encore le prendre en auto-stop, si d'aventure elle lui prévoit quelques surprises pour le convaincre que tout ira bien. Mais des crampes cognent sur son épiderme le tempo d'un couplet final et il doit s'asseoir. Sur un banc, il dépose amoureuxment dans un mouchoir le cheveu pour ensuite le cacher dans sa veste demi-saison. Il regarde un instant les voyageurs qui s'agitent frénétiquement autour de lui et épluche les va-et-vient des destinations heureuses ou forcées sur quelques mètres carrés de béton. Sous les naissantes gouttes de pluie tranchantes comme des lames de rasoir, il se met à sangloter :

— Seigneur, j'aimerais que ton fils ne naisse pas cette année.

Un jour cesse, les saisons ne sonnent plus décembre. Plus aucun autre ne commencera. C'est sur ce banc, en terre étrangère, qu'il trouvera sa terre. Comme il aurait voulu se cacher sous les paupières de Celui qu'il implore une

dernière fois ; le point de rupture à son paroxysme, épuisé, il se couche et ferme les yeux.

Sur le quai, quelques policiers tentent tant bien que mal de dissiper les badauds et autres voyeurs, comme si on devait mater la mort à tout prix, pour malgré soi reculer avec dégoût une fois face à celle-ci. Dans ce chahut organisé, on entend par-ci : « Encore un qui s'est jeté sous le train ! » Et on entend par-là : « Il aurait pu le faire ailleurs et ne pas emmerder tout le monde avec ses problèmes. » Au désagrément des trains préconisant des retards plus importants qu'à l'accoutumée, les rouspétances pétulantes barrent les confortables habitudes pour certains, les ragots bavent en cette fin de journée ordinaire pour d'autres. Une bise sibérienne décape le bistre à coups de lance tandis que les lampes à pétrole et leur halo d'acier se dépoussièrent et sifflent.

— Qu'est-ce qu'on a ? Encore un clochard mort de froid ?

Iulia, le teint pêche en toute circonstance, forgée de son éthique désenchantée par le suc des péchés, dépose un bouquet de camélias sur le banc jumelé en ferraille ; son coéquipier, assis, à peine la reluque :

— En apparence, oui, mais c'est bizarre, il a un passeport suisse. Tu as déjà vu un clochard suisse mort de froid dans notre pays ?

— Meurtre ?

— Il ne semble pas. Il a deux cicatrices chirurgicales toutes fraîches dans le dos. À part ça, aucune trace de violence.

— On a trouvé autre chose ? De l'argent ? Pas de valise ?

— Juste son passeport et un mouchoir avec un cheveu dedans.

Iulia, les mains dans les poches de sa fourrure et en train de caresser de sa prunelle un chien sans abri, dans un lapsus à l'haleine en brouée couvert par le son du haut-parleur, marmonne :

— Il est beau.

— Quoi ?

— C'est un bel homme.

— C'était. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu vas tomber amoureuse d'un cadavre ?

Sans épiloguer plus, Iulia reprend le fil de l'intrigue :

— Il n'avait aucun billet de train sur lui ?

— Non... je te l'aurais... dit, confirme le sbire de la sécurité, déconcentré à flairer la foule pour y cerner les jolies filles.

— Bien. Amène le corps pour l'autopsie, je me charge de l'ambassade suisse pour voir s'il a de la famille. Donne-moi le mouchoir avec le cheveu. Je vais

procéder aux analyses.

Iulia admire l'étranger qui se fait emballer dans son cellophane forensique comme une médiocre barquette de viande. Elle en a vu, des cadavres, et de toutes sortes, de tous âges, mutilés ou non. Tous ont cette fatale expression sur leur visage ; une espèce d'ultime rictus dénué de tout sens, un peu comme si l'existence hypocrite de toute une vie se figeait en une regrettable vérité. Celui-ci a une grimace pas comme les autres, une moue mutine qui incite à le câliner.

— Il m'exciterait presque, ce con-là.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Continue à regarder les filles.

En soulevant le paquet, les brancardiers le font chuter et, de son emballage, l'un des bras nécrosés s'en échappe. Figé, le spectre ponctue les tampons carminés du terminus gare du Nord en même temps que Coco Chanel perfore les narines fragiles de Iulia. Derrière elle, une passante se défile dans le cul-de-sac.

— Attendez ! crie Iulia.

Alors que tous sont pressés de déguerpir du macadam, elle se précipite sur le macchabée et, main dans la main, le hume.

— Sa main sent le parfum. Quelqu'un lui tenait la main à l'instant qu'il mourait.

— J'avais bien senti une odeur, mais je croyais que c'étaient tes fleurs.

— Non. C'est pour la tombe de mon fils et j'y vais, d'ailleurs. On se voit plus tard.

Sur ce, Iulia décide d'aller flâner un peu, son humeur à l'image des quartiers où on passe de belles demeures à des bâtiments en ruine, de magasins huppés aux antiques selliers et autres fourreurs disparus. Elle guigne la pauvreté qui côtoie les espoirs d'une ville plus belle. Galvanisée par l'odeur des mici populaires qui se mêle aux effluves du café de luxe, elle dérive au cimetière. Bien que son enfant l'ait prématurément quittée depuis belle lurette, les larmes font d'une mère une reine et quelques fleurs muent le tertre en or sous les cyprès obliques.

Vercelsas, quant à lui, va sécher sa libido chronique sur le boulevard Magheru, aux leures des clitos de soubrettes, Magdalena sera pour la nuit perverse sa bru.

Le ténébreux carreau répercutant les vestiges des promesses communistes qui ont placidement maintenu sa joue engourdie toute la nuit, Vercelsas fait irruption au beau milieu des controverses alambiquées du sommeil de Iulia.

— Hey poupée, c'est quand que tu vas nous trouver un homme qui va revendiquer ta présence hors de ce bureau ?

— Quand on te pardonnera tes infidélités. Au lieu de raconter des conneries, donne-moi plutôt les résultats de l'autopsie.

Iulia farfouille les troubles de son bureau recouvert de drames arbitraires, décroche un élastique d'un dossier à rabat pour attacher sa belle chevelure blonde et branche la bouilloire, alors que Vercelsas s'affale sur une chaise branlante en s'enfilant une cigarette dans la bouche :

— En bonne santé sauf que... On lui a fait l'ablation des deux reins... Tu as du feu ?

Iulia lui tend un briquet :

— Les deux ?

— Les deux, et il a dû subir l'opération hier ou avant- hier. C'est ce qui l'a tué. Mets-y un peu de sucre, s'il te plaît, poupée.

— Je le prends sans sucre et rends-moi mon briquet... Qui peut bien se faire enlever les deux reins ?

— Trafic d'organes, sans doute. Et toi, de ton côté ?

Iulia, perdue dans ses pensées, titubant entre somnolence et réveil monotone :

— Quoi ?

Vercelsas répète :

— Et toi, tu as trouvé quoi, sur notre gars ?

— File-moi une clope.

— Je croyais que tu avais arrêté de fumer.

— Merci... Et moi, je croyais que tu avais arrêté de boire, franchement, tu empestes.

Plus en admiration devant sa poupée, en train de réajuster son chemisier ouvert sur un soutien-gorge inexistant, qu'attentif à sa dernière remarque, Vercelsas racle dans le fond de sa gorge une glaire bien pâteuse et crie presque :

— Tu me réponds ?

— Ah oui... Il était domicilié en Serbie depuis deux ans, une mère décédée le 28 novembre dernier, célibataire, pas d'enfant, juste encore un père qui vit à

Monaco. Quant au cheveu, on n'a aucune identité. On a saisi... Dans...

Les vrombissements du smartphone torturent la pile de papelards dans l'indifférence des explications disparates de chacun, pour finalement passer sous silence à l'objection du ronronnement délabré du radiateur.

— Cela me fait penser, reprend Vercelsas, sous l'un de ses ongles, on a trouvé des cellules épithéliales d'une femme et de la vaseline. Tout porte à croire qu'avant de mourir, il a voulu s'offrir encore les services d'une pute.

— Pourquoi cette conclusion ?

Iulia tapote nerveusement sa cigarette sur le cendrier en plastique récupéré du bistrot du coin et, de l'autre main, gratte sa queue-de-cheval qui ne tient pas, alors que son collègue, fier de sa déduction, réconforte son bide par des caresses circulaires. Sans attendre sa réponse, elle se lève :

— Non, ne dis rien. Je file à Belgrade.

— Tu es folle ? On va te couper la tête, là-bas. C'est des barbares ! Pourquoi ne pas juste envoyer une requête aux autorités de là-bas ? Il y aura bien un retour d'information.

— Certes, mais les vérités ne viennent jamais d'elles-mêmes, il faut toujours aller les chercher à contre-courant pour remonter jusqu'à la source. De plus, je connais bien un ancien flic serbe qui était posté aux frontières roumaines durant l'embargo. Il va m'aider à enquêter et nous trouverons peut-être des indices au domicile de la victime ou auprès de ses proches.

— Pourquoi ne les laisses-tu pas s'en occuper, surtout que tu risques de tomber sur du lourd, vu le contexte. Trafic d'organes équivaut à réseau criminel et ce n'est pas dans tes compétences. Même les juges n'osent pas s'y frotter.

— Et peut-être pas.

Iulia fixe des yeux son égal, comme pour le rendre attentif aux conséquences que pourrait avoir sa réponse.

— Quoi, « et peut-être pas ? » Que c'est dans tes compétences ?

— Non. Je dis juste que ça n'a peut-être rien à voir avec le contexte. Et même si on voulait y prêter attention, c'est bien pour cela que je crains moins les criminels que les magistrats. Un criminel fait ce qu'il sait faire, un magistrat ne fait pas souvent ce qu'il doit savoir faire.

— Iulia, pourquoi autant d'intérêt pour un mort ?

— Parce qu'il se tait. On assassine en diluant chaque jour des merdes dans la presse pour désigner des coupables qui ne le sont pas, mais jamais on n'ose révéler publiquement une cause meurtrière sous prétexte des droits de l'homme. Je ne vais pas changer le monde, mais si je peux rétablir un peu d'ordre dans tout